

Association lacanienne internationale
Préparation au Séminaire d'Été 2026
Étude du séminaire de Jacques Lacan, *Le Transfert*

Mardi 17 février 2026

Pierre-Christophe Cathelineau, leçons XVI, XVII, XVIII

Discutante : Alexandra Lenormand

Le Transfert Leçon XVI

Les trois leçons que je vais commenter ont ceci de commun entre elles qu'elles portent toutes sur le signifiant phallique et la castration. Lacan amène cette thématique avec un mythe qui sert d'apologue pour sa démonstration, le mythe de Psychè et d'Éros illustré par un tableau maniériste de Zucchi et tiré de l'Âne d'or d'Apulée, un écrivain latin. Et il en déploie le sens dans les trois leçons qui vont suivre, XVI, XVII, XVIII. De quoi s'agit-il avec L'Âne d'or ?

Dans L'Âne d'or, le conte d'Éros et Psychè n'est pas autonome : il est inséré au cœur du roman, raconté par une vieille femme à une jeune captive pour apaiser sa détresse. Cette structure en « récit dans le récit » fait du mythe une sorte de miroir et de préfiguration des épreuves du héros principal, Lucius, lui-même en quête de salut et de transformation. Le conte occupe le centre de l'œuvre (livres IV à VI), comme un noyau symbolique où se concentrent les thèmes de l'épreuve, de la métamorphose et de l'initiation.

L'histoire commence « il était une fois » dans une certaine ville, chez un roi et une reine qui ont trois filles d'une grande beauté. La cadette, Psychè, l'emporte sur ses sœurs et même, dit-on, rivalise avec Vénus elle-même : les foules accourent de partout pour la contempler, abandonnant les temples de la déesse de l'amour. La beauté de Psychè suscite cependant une étrange malédiction : on la vénère, on l'admire, mais nul ne la désire vraiment, nul ne la demande en mariage, comme si l'excès même de sa beauté la rendait inaccessible.

Vénus, jalouse de voir son culte délaissé au profit d'une mortelle, décide de se venger. Elle convoque son fils, Éros (Cupido chez Apulée), et lui ordonne de frapper Psychè d'un amour honteux pour l'homme le plus vil, le plus misérable, de manière à humilier cette jeune fille qui empiète sur les prérogatives d'une déesse. En arrière-plan, la rivalité entre la déesse et la jeune fille instaure le cadre typiquement mythologique du conflit entre une mortelle et une puissance divine offensée.

Pendant ce temps, les parents de Psychè, inquiets de la voir sans prétendant, consultent l'oracle d'Apollon. L'oracle prescrit un rituel terrifiant : Psychè doit être conduite en grande pompe nuptiale au sommet d'un rocher escarpé, parée comme pour un mariage, mais vouée non à un époux humain, plutôt livrée à un monstre serpentin, cruel et puissant, « un être funeste que même les dieux craignent ». Il s'agit d'un hymen funèbre : la noce se confond avec un sacrifice, et la mariée avec une victime expiatoire.

Le cortège nuptial se transforme en procession mortuaire : parents désespérés, peuple en larmes, Psychè elle-même résignée à accomplir la volonté divine. Une fois abandonnée sur le rocher, dans un paysage désertique, elle attend tremblante cet époux monstrueux que lui destine l'oracle. Mais c'est Zéphyr, le vent de l'ouest, qui se saisit d'elle et l'emporte au-delà du gouffre, dans une vallée verdoyante, douce et florissante, où se trouve un palais prodigieux.

Le palais est splendide, d'une richesse surnaturelle : colonnes d'or, mosaïques précieuses, salles abondamment pourvues en mets, en trésors et en serviteurs invisibles. Des voix sans corps la servent, la nourrissent, la divertissent par des chants et des musiques, tandis que tout semble disposer ce lieu à une vie presque paradisiaque. Psychè y devient la maîtresse de maison, jouissant d'un luxe inimaginable, mais dans une solitude étrange, entourée d'êtres qu'elle n'aperçoit jamais.

Chaque nuit, un époux vient à elle, dans l'obscurité totale : il la rejoint dans le lit, lui parle avec douceur et lui témoigne un amour ardent, mais refuse de se montrer. Il fait promettre à Psychè de ne jamais chercher à connaître son visage ni son identité, sous peine de perdre tout ce qu'elle possède. Pour la rassurer, il lui affirme qu'il est son époux légitime et qu'elle n'a rien à craindre d'un mari ainsi plein de sollicitude. Psychè accepte le pacte, partagée entre la peur du monstre annoncé par l'oracle et l'évidence sensible d'une voix tendre et d'un corps aimant

Malgré la douceur de cette existence, un manque tourmente Psychè : « l'exil » loin des siens, l'ignorance du monde extérieur, l'impossibilité de partager son bonheur. Elle obtient de son mari la permission de faire venir ses sœurs, à condition de ne pas céder à leur curiosité et de ne pas leur révéler les secrets de son union. Zéphyr transporte alors les deux sœurs jusqu'à la vallée et au palais, où elles découvrent avec stupéfaction la richesse et le bonheur de Psychè.

La jalousie s'empare d'elles : elles comparent son sort au leur, lessivé par un mariage plus banal et moins fastueux. Elles interrogent Psychè, qui, par naïveté et par manque de prudence, se laisse entraîner dans un jeu de mensonges incohérents sur l'identité de son mari, le décrivant tantôt comme un jeune homme, tantôt comme un adulte. Les sœurs exploitent cette hésitation pour semer le doute : et si l'oracle disait vrai ? et si cet époux invisible était bien un monstre qui, une fois la grossesse avancée, la dévorerait elle et son enfant ?

Elles l'incitent à la désobéissance : Psychè doit attendre le sommeil de son mari, préparer une lampe à huile et un couteau, allumer la lampe et, si c'est bien un monstre, le tuer avant qu'il ne la détruise. Rentrée seule, Psychè lutte intérieurement entre la confiance en l'amour qui la comble chaque nuit et la crainte inspirée par l'oracle et la parole de ses sœurs. Finalement, la peur et la curiosité l'emportent : la nuit venue, elle allume en secret la lampe au-dessus du lit.

Au lieu du monstre, elle découvre un jeune dieu d'une beauté éblouissante : Éros lui-même, armé de ses flèches, étendu dans un sommeil paisible. Émerveillée, elle contemple ses traits, ses ailes et ses armes, reconnaissant l'Amour divin qui est son époux. Mais, dans un geste de curiosité maladroite, une goutte d'huile brûlante tombe de la lampe et blesse l'épaule du dieu.

Éros s'éveille en sursaut, découvre la transgression et la trahison de Psychè, s'indigne de ce manque de confiance et s'envole, en lui reprochant sa curiosité impie et sa crédulité envers ses sœurs. Il la quitte, en lui annonçant que leur union est devenue impossible, et disparaît. Le palais, les biens, les serviteurs invisibles se dissipent eux aussi : Psychè se retrouve seule dans la plaine, abandonnée et désespérée.

Les sœurs, apprenant que l'Amour a fui, tentent à leur tour de se faire enlever par Zéphyr pour prendre la place de Psychè. Chacune, se rendant sur le rocher, se jette dans le vide avec l'illusion que le vent la portera, mais Zéphyr ne vient pas, et elles se brisent au pied du précipice, trouvant ainsi une mort tragique. Psychè, quant à elle, commence à errer à travers le monde à la recherche de son époux disparu. Je vous rassure, il y a un happy end. Vous le lirez, si vous voulez.

De ce mythe, illustré par Zucchi, tire plusieurs enseignements autour du complexe de castration : d'abord dans le tableau de Zucchi Psychè représente bien l'âme, c'est-à-dire en creux pour Lacan la question du sujet, et non pas comme nous pourrions le croire, celle de la relation d'une femme à un homme, Lacan le dit. Elle tient un tranchoir, et précisément un cimenterre : ce qui métaphoriquement indique l'enjeu du tableau, le complexe de castration. Le tableau interprète le mythe de Psychè dans Apulée, puisqu'il accorde une place centrale à un bouquet de fleurs placé devant le sexe invisible d'Eros allongé : c'est le centre mental visuel du tableau : « Ce bouquet et cette fleur, dit Lacan viennent au premier plan et sont vus à contre-jour, c'est-à-dire que cela fait ici une masse noire ; c'est elle qui est traitée d'une façon qu'elle donne à ce tableau son caractère qu'on peut appeler maniériste. C'est dessiné d'une façon extrêmement raffinée. Il y aurait certainement des choses à dire sur les fleurs qui sont choisies dans ce bouquet. Mais autour du bouquet, venant derrière le bouquet, rayonne une lumière intense qui porte sur les cuisses allongées et le ventre du personnage qui symbolise Éros. Et il est véritablement impossible de ne pas voir ici, désigné de la façon la plus précise et comme par l'index le plus appuyé, l'organe qui doit anatomiquement se dissimuler derrière cette masse de fleurs, à savoir très précisément le phallus d'Éros. » Et cette absence dans la représentation élève ce phallus au rang de signifiant, comme dans le stade du miroir où le phallus imaginaire, pure négation, se dérobe à la vue dans l'image. Au point que Lacan en rajoute sur la question de la castration en disant : « Ceci est vu dans la manière même du tableau, accentué d'une façon telle qu'il ne peut s'agir là d'une interprétation analytique, qu'il ne peut pas se présenter à la représentation le fil qui unit cette menace de tranchoir à ce qui nous est à proprement parler désigné. Pour tout dire, la chose vaut la peine d'être désignée justement en ceci qu'elle n'est pas fréquente dans l'art. » Nous avons donc devant cette toile l'idée que le peintre rejoint dans son intuition des conflits de l'âme, du sujet, celle du psychanalyste qui ressaisit dans ce tableau l'enjeu d'un objet imaginaire absent, le phallus imaginaire, pointant vers le signifiant au prix d'un tranchement lié au signifiant. C'est du moins comme cela que j'interprète les remarques de Lacan. C'est pourquoi plutôt que de suivre pas à pas Lacan qui dans son adresse à un public d'analystes postfreudiens un peu bouchés prend des pincettes pour amener le mythe et son interprétation j'ai préféré aller droit au but qui est l'analyse structurale du mythe dont se réclame Lacan en référence à Claude Lévi-Strauss. Ce n'est pas le sens du déroulé du commentaire qui compte, mais la structure du mythe qui concerne le sujet et pointe vers le signifiant phallique.

Ce qui me conforte dans cette démarche, c'est le fait que Lacan souhaite au cours de cette leçon et peu après avoir parlé de l'analyse structurale « accentuer aussi à ce niveau comment le complexe de castration doit s'articuler, ne peut même s'articuler pleinement qu'à considérer cette dynamique instinctuelle comme structurée par cette marque du signifiant. Et en même temps, c'est là la valeur de l'image de nous montrer qu'il y a donc une superposition, une surimpression, un centre commun, un sens vertical en ce point de production du complexe de castration dans lequel nous allons entrer maintenant. »

A partir de là Lacan va s'employer à distinguer soigneusement la doctrine postfreudienne de ce qu'il avance, lui, dans l'ordre du signifiant. Ainsi à propos de la phase génitale, dit-il que « ce qu'on appelle couramment sous le nom de phase génitale, c'est cette conjonction du désir en tant qu'il est intéressé dans quelque demande que ce soit du sujet, n'est-ce pas à proprement parler ce qui doit trouver son répondant, son identique dans le désir de l'Autre. » Lacan essaie ici de faire entendre l'enjeu de la castration du côté d'une logique de la structure. « S'il y a un point où le désir se présente comme désir, c'est bien là où justement la première accentuation de Freud a été faite pour nous le situer, c'est-à-dire au niveau du désir sexuel révélée dans sa

consistance réelle et non plus d'une façon contaminée, déplacée, condensée, métaphorique. Il ne s'agit plus de la sexualisation de quelque autre fonction : c'est de la fonction sexuelle qu'il s'agit. » D'où l'importance de rattacher la fonction sexuelle au signifiant phallique qui court dans tous les interstices de cette leçon.

Lacan prend ses distances par rapport aux doctrines en vigueur à l'I.P.A. et jusque chez ses élèves ; ainsi s'éloigne-t-il de l'idée que « l'attrape » primitive, le leurre en usage pour effrayer les petits oiseaux se retrouvent intact selon le Dr de Monchy dans la phase orale, dans le réflexe de morsure. Nous trouvons ici une explication historicisante et imaginaire de la question du complexe de castration : l'enfant doté de fantasmes sadiques cherche à sectionner l'objet précieux qu'est le mamelon de la mère et retrouve dans un fantasme de fellation la possibilité de priver à la phase génitale, mutiler le partenaire du désir sexuel de son organe : voilà pourquoi la phase génitale serait marquée du signe de la castration. Et l'on pourrait multiplier les exemples dans cette leçon des prises de distances de Lacan par rapport à ses contemporains. Ce n'est pas l'objet de mon commentaire, sauf à dire que ses contemporains sont dans la psychologie instinctuelle et l'histoire pour expliquer le complexe de castration et qu'ils manquent la structure, mais c'est un travers constant des psychanalystes qui préfèrent l'historiole psychologique à la structure et qui appellent ça la clinique. Il donne la clé structurale de sa référence au tableau de Zucchi à la presque fin de cette leçon, je cite ce qu'il dit à propos du dévissage du phallus par le petit Hans : « Ce qu'il y a de saisissant, c'est que, c'est que ce qui nous est montré, c'est le rapport de cette élision grâce à quoi il n'est plus ici que le signe même que je dis : le signe de l'absence. Car ce que je vous ai appris : c'est que Grand Phi – le phallus, comme signifiant – a une place, c'est celle très précisément de suppléer au point, à ce niveau précis où dans l'Autre disparaît la signifiance, où l'Autre est constitué par ceci qu'il y a quelque part un signifiant manquant. » C'est ce signifiant manquant, le phallus symbolique pour la psyché que figure le tableau sous les aspects d'un bouquet masquant le sexe d'Éros.

Le Transfert Leçon XVII

On ne sera pas surpris que Lacan souligne au début de cette leçon la visée de plus en plus difficile de son discours, tel qu'il ne peut pas tout dire de ce dont il veut parler, le phallus. Mais il se propose de « montrer en quoi il nous est indispensable pour comprendre l'incidence du complexe de castration dans le ressort du transfert. Il souligne d'emblée le caractère ubiquiste, c'est-à-dire susceptible de prendre appui sur plusieurs lieux, lieux communs dans la littérature psychanalytique : par exemple identifié par régression de la phase génitale à la phase orale sous la forme de la morsure séparante et de la fellation, « avec la force de l'agressivité primitive, en tant qu'il est le plus mauvais objet rencontré au terme dans le sein de la mère et qu'il est aussi bien l'objet le plus nocif. »

Pourquoi cette ubiquité ? La première raison qu'il avance, c'est la polarité à deux termes extrêmes, le symbolique et l'imaginaire, concernant la fonction du signifiant phallus. Avec le grand Phi symbolique, signifiant du manque, signifiant manquant et le petit phi, imaginaire, souvent positif, nous sommes dans cette ambiguïté. Et pourtant ce signifiant, dit-il, mérite le nom de symbole phallus. Car il mérite ce titre de symbole, si l'on se souvient que le *symbolon* en grec signifie une tesselle brisée dont l'une des parties réunie à l'autre concrétise l'objet d'une promesse ou d'un contrat. Représentation métaphorique d'un signifiant manquant et promesse d'autre chose, voilà le symbole phallus. Elle est marquée par cette image d'une absence dans le tableau de Zucchi et ici Lacan parle de l'application maniériste, au sens propre comme au sens

figuré : sous-entendu le maniériste s'applique par son savoir-faire à rendre la question de Psyché palpable : De lui, qu'en est-il ?

Mais surtout il montre en acte le grand Phi comme une application ou encore une fonction de la Psychè que Lacan écrit sous cette forme pour rendre compte du « point précis d'une présence absente, d'une absence présentifiée ». « Une apparence redoublée s'impose à nous, ou se suggère essentiellement comme un redoublement d'apparence, c'est-à-dire quelque chose qui laisse à son interrogation un vide, la question de savoir ce qu'il y a derrière. » Je ne commenterai pas ce qu'il dit à ce propos d'un peintre contemporain de Zucchi, Arcimboldo, sauf pour dire que celui-ci était passé maître en ce type d'apparence et que Zucchi le suit sur ce terrain selon Lacan. Il y a une interrogation de Psyché sur ce à quoi elle a affaire. Mais ce que l'artiste saisit dans cette image, c'est ce moment d'apparition de la naissance de la Psychè, « cette sorte d'échange des pouvoirs qui fait qu'elle prend corps, et avec tout ce cortège de malheurs qui seront les siens pour qu'elle boucle une boucle, pour qu'elle retrouve dans cet instant ce quelque chose qui pour elle, va disparaître l'instant d'après : précisément ce qu'elle a voulu saisir, ce qu'elle a voulu dévoiler – la figure du désir. »

Comment ne pas voir que cette image présentifie l'instant de voir pour la Psychè, le temps pour comprendre, le moment de conclure que cette saisie d'un signifiant manquant marque la fin d'une jouissance et le début d'une quête du désir signifiant, la perte définitive du bon objet ? Que veut dire qu'un signifiant manque ? Lacan nous dit : il n'y a pas de signifiant qui manque. À quel moment commence à apparaître possiblement le manque de signifiant ? À cette dimension propre qui est subjective et qui s'appelle la question. C'est à ce niveau qu'il tente de résoudre l'énigme du signifiant manquant. Il le saisit d'abord au niveau du recul de l'enfant pris par rapport aux signifiants eux-mêmes dans les questions dont il harcèle ses parents : « Qu'est-ce que c'est, courir ? Qu'est-ce que c'est, taper du pied ? Qu'est-ce que c'est, un imbécile ? » et au niveau de son attaque contre le signifiant lui-même. Et l'incapacité sentie par l'enfant que nous avons à y répondre en tant que parents est indélébile ; ça n'ira en fin de compte qu'à déchoir. Et pire si sa question est un « que suis-je » ? À franchir cette étape du doute sur l'être, il donne en plein dans la métaphore, c'est-à-dire à un procédé du langage qui substitue des fictions à un vide fondateur. À nous de l'empêcher de répondre : « je suis un enfant », comme une antique erreur commise en réponse à la question. Corset destiné à faire se tenir droit ce qui, à quelque titre, se trouve dans une position biscornue avec le mirage de l'adulte susceptible de toutes les escroqueries sociales.

Les graphes dont il complète cette affirmation nous font entendre. Le vecteur de la chaîne signifiante est croché par le vecteur de l'intention : il se produit ici l'inchoation, c'est-à-dire le début du processus, de recoupement, de cette succession qui consistera dans la succession des différents éléments phonématiques par exemple du signifiant. Ceci se développe fort loin – c'est marqué ici par le vecteur de la chaîne signifiante – avant de rencontrer la ligne sur laquelle il est appelé à l'être, ce lieu de l'Autre où se formule comme intention de sens le que suis-je ? et qui est marqué à dessein par un vide dans les schémas de Lacan

Si le sujet répond à cette question par « je suis un enfant », il vient court-circuiter la vectorisation et se cristalliser dans un Moi Idéal, alors qu'il s'agit d'une énigme et qu'il n'y a qu'une seule réponse intelligente à ce vide ouvert par la question au lieu de l'Autre : « laisse-toi être. » « Et toute précipitation donnée à cette réponse, quelle qu'elle soit dans l'ordre de la dignité, enfant ou adulte, n'est que le quelque chose où je fuis le sens de ce laisse-toi être. » C'est au niveau

de ce Que ? De ce que veux-tu que nous pouvons nous arrêter « au point précis de ce dont il s'agit dans toute question formulée, à savoir ce que nous désirons en posant la question, c'est là qu'elle doit être comprise ; et c'est là qu'intervient le manque de signifiant dont il s'agit dans le grand Phi du phallus. Dans ce laisse-toi être nous pouvons entendre comme en écho la problématique du « je ne suis pas », tel que développé dans *L'acte psychanalytique*, où Lacan va plus loin dans la destitution subjective, jusqu'au désêtre et au savoir sans sujet. Il y poursuit son refus de toute ontologie subjective. Il n'y a pas d'être du sujet.

On est loin des problématiques instinctuelles en vigueur à l'époque à l'I.P.A. autour des stades, mais on touche à la structure, en tant qu'elle est marquée par le manque de signifiant dans l'Autre qui vectorise le désir, c'est ainsi que Lacan entend le complexe de castration pour la psychè. Rupture radicale avec l'imaginaire des stades et l'historisation instinctuelle et constitutionnelle qu'il implique. D'où l'idée qui en est la conséquence que l'objet du fantasme est seul capable de fixer un point privilégié à l'ouverture de cette béance. Ce qu'il faut appeler avec le principe du plaisir une économie réglée par le niveau de la jouissance. Ce dont il s'agit avec le phallus, « c'est bien de trouver le garant de cette chaîne, ce qui se transmet de signe en signe et doit s'arrêter quelque part, ce qui nous donne le signe que nous sommes en droit d'opérer avec des signes. C'est là que surgit le privilège du phallus dans tous les signifiants. »

« C'est en tant que le rapport innommé, dit Lacan, parce qu'innommable, du sujet avec le signifiant pur du désir va se projeter sur l'organe localisable, précis, situable quelque part dans l'ensemble de l'édifice corporel, va entrer dans le conflit proprement imaginaire de se voir soi-même comme privé, ou non-privé de cet appendice, c'est dans ce deuxième temps imaginaire que va résider tout ce autour de quoi vont s'élaborer les effets symptomatiques du complexe de castration. » Bref le tableau de Zucchi rend compte de cette projection aux effets déflagrants sur la psychè et qui se traduisent parfois par l'hystérie ou la névrose obsessionnelle. Nous sommes ici à mi-chemin du Symbolique et de l'Imaginaire.

Qu'est-ce l'hystérique fait ? Se demande Lacan. Freud se trompe avec l'objet du désir de Dora, avec l'objet *a*. C'est Mme K, nous dit-il, mais elle ne s'en contente pas. Elle vise l'Autre absolu à travers la question : « qu'est-ce qu'une femme ? » Ce n'est pas le *fading* de S barré désir de *a* avec le losange entre les deux. Elle est hystérique. Mais autre chose.

Lacan l'écrit *a* sur moins petit phi désir de grand A non barré. Autant dire qu'à la place du sujet du fantasme, il y a l'objet *a* et le moins petit phi. Qu'est-ce à dire ? Sinon qu'elle rencontre le grand Phi, le signifiant du manque qui répond, toujours voilé. Mais à ce signifiant du manque elle substitue par glissement ce qui en est le plus proche : le petit phi du phallus imaginaire. Inutile de revenir sur ce pont aux ânes de la toux de Dora qui évoque, nous dit Freud, un fantasme de fellation. Elle subtilise la situation en glissant là où il faut le petit phi du phallus imaginaire.

Elle se transforme en copule, en phallus imaginaire, elle paie de sa personne en tant qu'objet *a* pourvoyeur de phallus auprès de Mme K ; Elle soutient cette relation de son moins petit phi en position d'objet *a*. Et puisque ça ne suffit pas, elle fera intervenir sa propre image auprès de Mme K se substituant à M. K. Mais à ce point de la mise en scène elle le renvoie dans les ténèbres extérieures, quand il lui dit ce qu'il ne fallait pas dire : Ma femme – c'est-à-dire le grand Autre absolu pour elle – à savoir : elle ne me fait pas bander. – Si elle ne te fait pas bander, à quoi donc est-ce que tu sers ? Si tu es incapable de soutenir comme moi moins petit phi, va te faire foutre. Au final, elle préfère que son désir soit insatisfait afin que l'Autre absolu garde la

clé de son mystère. C'est pourquoi dans le maniement du transfert avec une hystérique, il convient toujours de lui faire entendre que cet Autre est pour finir barré. Rude tâche.

Lacan va ensuite amorcer la formule différente du fantasme de l'obsessionnel.

Le Transfert Leçon XVIII

Ce sera l'objet de la fin de la leçon XVII et de la leçon XVIII que je traiterai ici tout du long.

Le premier point, c'est l'affirmation qui va courir de la fin de la leçon XVII à la leçon XVIII que le symbole grand Phi, ce qu'il a d'insupportable, c'est qu'il n'est pas simplement signe et signifiant, mais présence du désir. C'est la présence réelle du désir. Il s'agit pour l'hystérique comme pour l'obsessionnel de le rendre maniable. Lacan note dans l'intervention de Maurice Bouvet sur une névrose obsessionnelle féminine « certains fantasmes sacrilèges sur la figure du Christ, son phallus piétiné, d'où surgit pour cette femme une aura érotique perçue et avouée. Manière d'insulte à la présence réelle, comme l'Homme aux rats imaginant au milieu de la nuit son père mort ressuscité qui vient frapper à la porte et se montrant en train de se masturber. Agression à cette forme d'apparition du grand Autre que Lacan appelle Phallophanie dans *Le désir et son interprétation*, l'Autre en tant qu'il se présente comme Phallus.

Frapper le phallus dans l'Autre pour guérir la castration symbolique, le frapper sur le plan imaginaire, c'est la voie que choisit l'obsessionnel pour tenter d'abolir la difficulté que Lacan désigne sous le nom du parasitisme du signifiant dans le sujet, de restituer pour lui au désir sa primauté, mais au prix d'une dégradation de l'Autre qui le fait essentiellement fonction de quelque chose qui est l'élimination imaginaire du phallus. Retenons de ce passage que cette voie d'oblitération de l'Autre suppose admise par l'obsessionnel le fait que le grand Autre soit barré par le manque, soit la castration symbolique, mais aussitôt oblitéré par un phallocentrisme qui a pour effet paradoxal d'éliminer le phallus imaginaire, au moment où il proclame sa prééminence. Et la corrélation à l'objet du désir, toujours métonymique, pour l'obsessionnel est gouvernée par la castration, mais prend une tournure agressive avec l'autre qui représente cet objet : absence, dépréciation, rejet, refus du signe du désir de l'Autre, et rejet des signes. C'est cette adolescente partiellement déscolarisée que j'ai suivie dans ma clinique qui rétorquait à son père qu'il n'était qu'un pauvre fou, lorsqu'il l'incitait à retourner au collège. Il y a là donc un rapport tout à fait prégnant et paradoxal qui relie l'obsessionnelle homme et femme à la castration symbolique. C'est cette relation que Lacan va tenter d'écrire dans la leçon XVIII sous la forme du mathème Grand Autre barré losange ou désir de fonction petit phi imaginaire de petit a , petit a seconde, petit a tierce. Analysons cette énigmatique formule et nous verrons qu'elle s'éclaircit de la clinique elle-même est étonnamment éclairante.

Chez Maurice Bouvet la place du phallus imaginaire dans le transfert le conduit à une action tout à fait généralisée de la fonction de la distance à l'objet dans le maniement du transfert, et d'une fonction de la distance tout spécialement élaborée autour d'une expérience qui s'exprime dans le progrès des analyses de l'introjection imaginaire du phallus de l'analyste. Lacan ne tranche pas sur cette stratégie thérapeutique et propose d'aller plus avant dans l'analyse de la fonction du phallus dans le transfert pour l'obsessionnel.

L'obsessionnel n'est jamais à la place où sur l'instant il semble se désigner. Je me souviens de ce patient obsessionnel porté par une haine de ses parents qu'il avait tendance à bafouer au téléphone, poursuivant l'écriture d'une thèse d'esthétique sur les inscriptions dans la peinture occidentale depuis le XIV^{ème} siècle, thèse qui occasionnait pour lui la lecture de nombreux

ouvrages à propos desquels il prenait des notes, mais qui n'aboutissait au bout de trois ans à aucun écrit. Il savait que j'écrivais des articles et des livres et il s'identifiait de façon naturelle à ce phallicisme scripturaire au petit phi imaginaire de son analyste, mais ce qu'il mettait en fonction c'était le passage métonymique d'un objet d'études à l'autre sans jamais que rien ne fasse acte, et c'est sans doute cela, cette difficulté à faire acte dans le champ du désir, malgré cette préséance phallique avérée chez l'obsessionnel, que vient marquer cette partie du mathème : fonction petit phi imaginaire de petit *a*, petit *a* prime, petit *a* seconde, petit *a* tierce. Le fait que ce soit la lettre qui ait été au cœur de sa réflexion en faisait quelque'un de particulièrement intuitif et intelligent, mais pris dans cette substitution sans acte caractéristique de l'obsessionnel.

Lacan cite pour parler de cette substitution l'Homme aux rats, outre le supplice turc du rat introduit dans l'anus, le rat poursuit sa course substitutive chez l'Homme aux rats dans toute l'économie de ses échanges singuliers, de cette substitution, de cette métonymie permanente dont la symptomatique de l'obsessionnel est l'exemple incarné. « La formule, qui est de lui, « tant de rats, tant de florins », à propos du versement des honoraires dans l'analyse, n'est là qu'une des illustrations particulières de cette équivalence en quelque sorte permanente de tous les objets saisis tour à tour dans cette sorte de marché. » Et il est très difficile à l'analyste de supporter chez son patient obsessionnel la façon dont il déroule son agenda à chaque séance et sans mot dire sur lui-même, c'est-à-dire en évitant soigneusement toute énonciation : substitution d'objets de loisir ou professionnel sans limites et sur un mode infini, comme le relevait Melman dans son séminaire sur la névrose obsessionnelle. Et nous avons la présence de cet infini dans l'écriture du mathème, puisque l'on pourrait continuer la série des objets petit *a* mis en cause jusqu'à l'infini. Cette façon autrement agressive qu'a l'obsessionnel d'endormir son analyste par la liste interminable de ses menus faits et gestes est aussi une manière de penser cette série.

Il y a l'autre aspect sur lequel insiste beaucoup Lacan qui est le phallicisme de l'obsessionnel. Que représente le grand Phi dans sa problématique ? Il émerge sous la forme dégradée d'un petit phi imaginaire qu'il s'agit de gonfler à bloc par peur qu'il se dégonfle. « À l'horizon de l'expérience de l'obsessionnel, il y a ce que j'appellerai une certaine crainte toujours de se dégonfler qui est à proprement parler en rapport avec quelque chose que nous pourrions appeler l'inflation phallique en tant que d'une certaine façon cette fonction chez lui du phallus grand Phi ne saurait mieux être illustrée que par celle de la fable de « La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ». « La chétive Pécore », comme vous le savez, « s'enfla si bien, qu'elle en creva. » C'est, dit Lacan, un moment d'expérience sans cesse renouvelé dans la butée réelle à quoi l'obsessionnel est porté sur les confins de son désir. Inutile de gloser sur cette propension instable chez lui à vouloir « tenir l'érection » jusqu'à risquer le *fiasco* et l'impuissance, voire éviter tout rapport sexuel pendant des mois pour n'avoir pas à faire l'épreuve du *fiasco*. La question de l'impuissance chez l'obsessionnel est bien évidemment centrale dans cette inflation phallique où le narcissisme prend appui.

Je finirai mon intervention sur un fil rouge de la leçon XVIII qui est le thème de la présence réelle du Phallus, il est intéressant de noter que Lacan emprunte à la théologie catholique – celle de Thomas d'Aquin en particulier – de la transsubstantiation le thème de la présence réelle du Christ dans le vin et le pain devenu sang et corps du Christ. Il en est de même du Phallus qui obéit aux mêmes critères que la transsubstantiation. « Que veut dire le grand Phi ? Est-ce que je le résume à désigner cette place de la présence réelle en tant qu'elle ne peut apparaître que

dans les intervalles de ce que couvre les signifiants, que de ces intervalles, si je puis m'exprimer ainsi, c'est de là que la présence réelle menace tout le système signifiant ? C'est vrai, il y a du vrai là-dedans, et l'obsessionnel vous le montre en tous les points de ce que vous appelez les mécanismes de projection et de défense, ou plus précisément, phénoménologiquement, de conjuration : cette façon qu'il a de combler tout ce qui peut se présenter d'entre-deux signifiants . Cette façon qu'a l'obsessionnel de Freud, le Rattenmann, de s'obliger à compter jusqu'à tant, entre la lueur du tonnerre et son bruit. » Je mets dans le même registre défensif contre la présence réelle du Phallus et l'émergence d'une énonciation désirante le dévidage à l'infini de l'agenda qui est à la fois agressif et forclusif pour l'analyste dans le transfert.

Enfin un dernier point sur la perversion : « Faire que le quelqu'un pour qui le signe (phallique) désigne quelque chose s'assimile ce quelqu'un, ce quelqu'un devienne lui aussi ce signifiant. Et c'est dans ce moment que je désigne, comme tel, expressément comme pervers, que nous touchons du doigt l'instance du phallus, » où se manifeste l'instance homosexuelle pointé au niveau du sexe mâle : le phallus comme signe du désir se manifeste comme objet du désir, comme objet d'attrait pour le désir. C'est, nous dit Lacan, que gît sa fonction signifiante, au-delà de toute signification possible, présence réelle.